
La gloire d'un marchand : Enomoto Yazaemon, négociant en sel dans le Japon du XVII^e siècle

A Merchant's Glory: Enomoto Yazaemon, a Salt Merchant in Seventeenth-Century Japan

商人のほまれ— 17世紀日本の塩仲買・榎本弥左衛門

Guillaume Carré



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/extremeorient/699>

DOI : 10.4000/extremeorient.699

ISBN : 978-2-84292-741-7

ISSN : 2108-7105

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 23 novembre 2017

Pagination : 13-44

ISBN : 978-2-84292-739-4

ISSN : 0754-5010

Référence électronique

Guillaume Carré, « La gloire d'un marchand :

Enomoto Yazaemon, négociant en sel dans le Japon du XVII^e siècle », *Extrême-Orient Extrême-Occident*

[En ligne], 41 | 2017, mis en ligne le 23 novembre 2019, consulté le 02 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/extremeorient/699> ; DOI : 10.4000/extremeorient.699

La gloire d'un marchand : Enomoto Yazaemon, négociant en sel dans le Japon du XVII^e siècle

Guillaume Carré

La question des identités sociales dans le Japon de la période prémoderne¹ (XVI^e-XIX^e siècles) a le plus souvent été abordée par l'historiographie japonaise dans un esprit de catégorisation, autour de la question des statuts sociaux (*mibun*)². Il s'agit dans ce cas d'une approche collective, par les groupes sociaux, combinant étude des institutions et des représentations. Ce n'est qu'assez récemment que le rapport entretenu par l'individu avec ces constructions sociales s'est fait une place dans les préoccupations de l'histoire académique : on peut citer en particulier les travaux d'Iwabuchi Reiji ou de Watanabe Kōichi, autour des ego-documents³, mais même un historien très attaché à l'élucidation des principes généraux d'organisation de la société comme Tsukada Takashi prend désormais en compte cette dimension individuelle dans ses recherches⁴.

Nous nous proposons ici de conduire une réflexion sur la condition de marchand à l'époque d'Edo (1603-1868), à partir d'une source exceptionnelle, l'autobiographie d'un commerçant du milieu du XVII^e siècle, Enomoto Yazaemon⁵. En dépit de la richesse du Japon en documents « du for privé », pour reprendre l'expression désormais consacrée, l'exercice autobiographique n'était pas si fréquent à cette époque encore proche des temps médiévaux, tout

-
1. Nous utilisons ici le terme de « prémoderne » comme traduction pour la période dite *kinsei* (fin XVI^e-milieu XIX^e siècle) afin d'éviter une confusion avec le « Japon moderne » ou la « modernisation » du Japon, qui se réfère fréquemment à l'ère Meiji (1868-1912) et à la première moitié du XX^e siècle.
 2. Yokota 2014.
 3. Iwabuchi 2010, Watanabe 2015 : 77-93. Sur les écrits du for privé au Japon, voir aussi Iwabuchi 2013.
 4. Tsukada 2013 : 242.
 5. Enomoto 2001. Voir aussi Ōno 1969, Watanabe 2015 : 87-89.

particulièrement pour un négociant, comme en Occident du reste⁶. Le regard rétrospectif sur sa propre existence et le reflet que cet habitant de Kawagoe nous renvoie des modes de vie et de pensée de son époque, s'avèrent donc extrêmement précieux pour une époque où, en dépit d'un fort développement économique et commercial, les documents émanant des milieux marchands et qui témoignent en détail de leurs activités demeurent rares et parcellaires, du moins avant les années 1660. Les récits et écrits d'Enomoto Yazaemon nous offrent donc une occasion exceptionnelle de connaître les idées et la perception de son environnement par un marchand de l'époque des troisième, quatrième et cinquième shoguns, et c'est la raison pour laquelle ce document a déjà intéressé un chercheur attentif à la complexité des rapports entre individus et identités sociales tel que Fukaya Katsumi⁷.

Chef de famille

L'inscription dans un héritage

Deux documents autobiographiques rédigés par Enomoto Yazaemon ont été édités par Ōno Mizuo dans la collection du Tōyō Bunko. Il s'agit d'abord d'une autobiographie en bonne et due forme, ses *Mémoires depuis mes deux ans* (*San ko yori no oboe*), qui court jusqu'à sa cinquante-neuvième année : c'est d'ailleurs l'avancée en âge de l'auteur depuis sa naissance qui donne le tempo au texte. L'autre document, les *Mémoires divers* (*Yorozu no oboe*), beaucoup plus ample, regroupe souvenirs et réflexions de son auteur, sans composition rigoureuse, mais plus ou moins selon un ordre chronologique, année après année, sans que l'auteur, cette fois, ne se réfère à son âge. Ces *Mémoires divers* ont été élaborés en premier, et doivent correspondre à un projet autobiographique initial conçu sans doute au moment où Yazaemon a succédé à son père en 1653, et qu'il a poursuivi pendant quelques années.

-
6. L'autobiographie *stricto sensu* reste un exercice rare au début de la période d'Edo (on en trouve surtout à partir du XVIII^e siècle) : la plus connue reste celle du penseur confucéen et maître d'arts militaires Yamaga Sokō. Toutefois, c'est au début de la période prémoderne que des marchands comme Shimai Sōshitsu, en laissant leurs recommandations sous forme de « testaments » (*yuigon*) inspirés sans doute par des modèles guerriers, mais basés sur leur propre expérience et réflexion, inaugurent un type d'écriture où, sous un mode encore rudimentaire, se met en avant la personnalité de l'auteur-commerçant et maître de maison. Les écrits autobiographiques d'Enomoto Yazaemon se situent nettement dans cette filiation, mais avec un caractère personnel bien plus marqué.
7. Fukaya 2003.

Elles ont pour particularité de se concentrer sur la période d'activité professionnelle, et d'abonder en renseignements comme en conseils sur les opérations commerciales. Par la suite, à l'âge de cinquante-six ans, l'auteur dut en tirer des matériaux pour écrire une autobiographie plus concise, mais remontant à l'enfance et couvrant l'ensemble de sa vie, moins détaillée sur son métier, plus riche en informations sur ses relations avec sa famille. Cependant, Yazaemon affirme avoir commencé à noter par écrit les événements de son existence « pour en faire le récit quand il serait devenu vieux » depuis l'âge de douze ans⁸.

Enomoto Yazaemon est né en 1625 à Kawagoe, la capitale d'un fief attribué à des « daimyō-vassaux héréditaires » (*fudai daimyō*) alliés au clan Tokugawa, et situé dans le Kantō, au nord d'Edo. Il se nommait alors Ushinosuke et était le fils d'un important bourgeois de la ville, appelé lui aussi Yazaemon, troisième du nom. Dans les deux documents, Yazaemon nous donne quelques renseignements sur ses ascendants, et sa seconde autobiographie débute même par quelques notes sur eux, en commençant par son arrière-grand-père, qui vivait déjà dans les environs de Kawagoe au milieu du XVI^e siècle, à l'époque des guerres intestines qui ravageaient le Kantō et le reste du pays⁹. Il n'est pas courant que des maisons marchandes se donnent un fondateur remontant à cette période : en général, le premier ancêtre, dont on ne sait souvent pas grand-chose, est un personnage de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle, à l'époque de la réunification du pays¹⁰. Cependant, le souvenir d'un ascendant correspondant au grand-père du père s'approche des limites de la « mémoire longitudinale » des individus, c'est-à-dire de leur connaissance de leurs ancêtres, en l'absence de toute documentation ou tradition mémorielle ou généalogique dans la famille ; Yazaemon précise qu'il tient de son père ou de son oncle, les renseignements les plus anciens sur sa famille¹¹.

Ce que notre Yazaemon retient de ce bisaïeul et de son fils dans sa seconde autobiographie, c'est surtout leur force et leur caractère viril et emporté, qui avaient valu à son arrière-grand-père de nombreuses blessures. Mais il est plus disert sur ce personnage dans les *Mémoires divers*, où il fait le récit détaillé de sa mort tragique, en intervenant dans une querelle entre guerriers, sans pouvoir déterminer avec précision l'âge du décès, puisque dans le même paragraphe, il lui donne alors soixante et onze, soixante-dix ou bien encore cinquante-deux ou cinquante-trois ans. De cet ancêtre, notre marchand a reçu

8. Enomoto 2001 : SK 23.

9. Enomoto 2001 : SK 17, YO 132-135.

10. Sur cette question, cf. Carré 2010.

11. Enomoto 2001 : YO 134-135.

son patronyme, Enomoto, dont l'usage était peut-être reconnu en ville par les autorités, en dépit de sa condition bourgeoise, comme on le constate parfois pour des grands marchands des tout débuts de la période prémoderne. En tout cas, il ne mentionne nulle part de nom commercial (*yagō*) pour désigner sa propre affaire.

C'est un lieu commun des généalogies marchandes que de s'attribuer un fondateur de lignée d'origine guerrière, sans que cela ne manifeste par ailleurs apparemment une quelconque honte de la pratique du commerce, ou volonté de quitter cet état : un peu comme nos contemporains généalogistes amateurs, tout heureux de se découvrir de nobles ascendants, sans avoir pour autant le désir d'entrer dans le Gotha. Mais là encore, le récit de notre auteur se distingue, puisque le premier Enomoto Yazaemon aurait été un *yamabushi*, c'est-à-dire un religieux itinérant adepte de l'ascèse dans les montagnes, le *shugendō*. Le fait cependant que Yazaemon souligne la virilité de son aïeul et de son bisaïeul montre peut-être qu'on les héroïsait quelque peu dans sa famille, en les associant à l'ambiance guerrière du siècle précédent, même s'il n'est spécifié nulle part qu'ils aient été vassaux d'une quelconque maison seigneuriale : mais l'expression « *otoko no michi* » (« la voie virile ») qui leur est accolée est aussi employée, dans des ouvrages du début de la période d'Edo, comme quasi-équivalent de *bushidō*, la « voie du guerrier ».

Les particularités de l'histoire familiale consignée par Enomoto Yazaemon sont peut-être l'indice qu'à sa génération, vers le milieu du XVII^e siècle, les modèles de ce type de récit ou de généalogie n'étaient pas encore véritablement arrêtés. La période de rédaction de l'autobiographie, dans les années 1680, correspond en revanche bien à l'époque où commencent à être produites couramment des généalogies marchandes retraçant l'activité des chefs de famille au cours du XVII^e siècle, et qui manifestent l'enracinement d'identités lignagères chez les commerçants. Enomoto Yazaemon était conscient de ses héritages, à commencer par ses noms de famille et personnel, qu'il était le quatrième à porter sans interruption depuis son arrière-grand-père. Il ne nous situe pas avec précision sa demeure, mais elle devait se trouver dans la rue de Motomachi, une des plus anciennes de la cité, juste à l'entrée du château, où se serait déjà établi l'arrière-grand-père fondateur. Il est pratiquement certain en tout cas que sa résidence était aussi un héritage de son père, légué lorsque celui-ci lui a cédé la place de chef de famille, en 1653. Notre auteur avait alors vingt-huit ans. Plusieurs années auparavant, son père, pour lui manifester sa satisfaction et le récompenser de sa piété filiale, lui avait d'ailleurs montré un testament où il lui léguait tous ses biens, dont sa demeure, et ce fait est rappelé avec émotion dans la biographie, comme un efficace encouragement pour ce jeune homme de seize ans à poursuivre dans la voie des affaires, mais aussi à

cause des troubles familiaux qui, par la suite, faillirent bien faire échouer cette succession et blessèrent profondément notre bourgeois¹².

Un point demeure cependant curieux dans l'autobiographie, c'est que nous avons à sa lecture le plus grand mal à déterminer avec précision l'activité professionnelle d'Enomoto Yazaemon III, le père de l'auteur, même s'il est certain qu'il était lui-même commerçant. Il est même probable que les Enomoto s'étaient fixés dans le statut de bourgeois de Kawagoe depuis l'époque du grand-père, et que donc ils étaient censés être présents dans la cité depuis sa fondation. Yazaemon III était même l'un des officiers bourgeois les plus haut placés de la ville, reçu en audience par le seigneur de la cité en personne, nous apprennent les *Mémoires divers*. À cette époque, les charges d'officier bourgeois correspondaient encore à une réelle influence économique, et il est donc hors de doute que Yazaemon III était un notable de la cité et un marchand important, même si le patrimoine financier qu'il légua à son fils lors de la cession de ses affaires semble singulièrement réduit.

Ce fils dut d'ailleurs être formé très tôt au commerce, puisqu'il aurait conçu son projet de se faire marchand de sel dès l'âge de quatorze ans. Cependant, alors qu'il était encore sous l'autorité paternelle, Yazaemon IV signale quelques belles affaires commerciales qu'il a réalisées à ses débuts dans l'achat et la vente de tabac, et il écrit aussi qu'il se livrait au « commerce en tout genre » (*yorozu akinai*) à Edo¹³. Ce type de transactions consistait à acheter toutes sortes de marchandises selon les opportunités pour les revendre dans les endroits où leur écoulement permettait des profits élevés ; les bénéfices pouvaient être immédiatement réinvestis pour de nouvelles acquisitions dans la région où la vente avait été effectuée, et ainsi de suite. Ce négoce semble avoir connu un fort développement jusque dans les années 1660, à une époque où la production de biens augmentait considérablement au Japon¹⁴, et il est possible que le père de l'auteur se soit lui aussi livré à des activités de ce genre. Yazaemon IV traitait également du riz appartenant aux guerriers, et son père en faisait peut-être autant. Toutefois, dans le testament qu'il avait montré à son fils, Yazaemon III signalait des « champs et rizières », ce qui suggère un patrimoine avec aussi une assise rurale, comme d'ailleurs son mariage avec une femme originaire d'un village tout proche de Kawagoe, Ōbukuro-Shinden.

12. Enomoto 2001 : SK 48.

13. Enomoto 2001 : SK 32.

14. Hayashi 1992 : 30, 35-36.

Une autorité patriarcale

Le testament rédigé par Enomoto Yazaemon senior en faveur de son fils illustre bien les caractéristiques typiques de la famille-souche adoptées par les maisons marchandes de cette époque¹⁵. C'est le modèle bien connu du *ie*, la « maison », qui s'impose comme représentation dominante de la famille capable de se perpétuer par la transmission de ses biens et attributs, et qui confond sous une même autorité patriarcale un patrimoine matériel et symbolique, une position sociale ou une profession, avec une « maisonnée » englobant famille vivant sous le même toit et liens avec une parentèle plus ou moins élargie et des dépendants. La priorité chez les Enomoto était par conséquent donnée à la préservation du patrimoine, cédé « sans exception » (*nokorazu*) à un seul héritier, qui devenait ainsi le nouveau chef de famille. Yazaemon IV avait pourtant des frères et sœurs, et même un aîné. On ignore pour quelle raison la succession n'a pas échu à ce dernier, comme c'était le cas le plus courant ; il ne devait pas en tout cas s'agir d'un total incapable, puisque ce personnage fut adopté comme héritier par une influente maison marchande de la cité¹⁶. Tout cela suggère un possible arrangement ou des alliances entre grands bourgeois de Kawagoe, visant à renforcer leurs liens et à assurer leur pérennité, au moyen de ces circulations de leurs membres par l'adoption.

Quant aux relations avec son cadet, elles furent longtemps très mauvaises, puisque Yazaemon l'accuse d'avoir tenté de le brouiller avec ses parents, tout particulièrement avec sa mère, qui semble avoir préféré ce troisième fils au second. Ces dissensions, et le climat de défiance qui s'était finalement installé entre Yazaemon IV et ses parents durent retarder son accession à la tête de sa famille, qu'il n'accomplit qu'en 1653, à l'âge de vingt-huit ans, douze années après la promesse de son père¹⁷. À cette époque, il avait été déclaré majeur depuis huit ans déjà, à un âge plutôt avancé pour ce genre de cérémonie. Ce n'est donc qu'à vingt ans qu'il abandonna son nom typique de l'enfance, Ushinosuke, pour en prendre un autre d'allure plus adulte, Hachirōbē¹⁸. Devenu

15. La famille-souche ne fut jamais le seul système familial présent dans le Japon de l'époque d'Edo, mais il s'était imposé dans les maisons guerrières, et son adoption par la classe dirigeante en fit le modèle auquel se conformaient les familles qui avaient réussi à se constituer un patrimoine. La famille-souche était également favorisée par l'organisation socio-politique du régime qui considérait ce système de succession comme un facteur de stabilité du régime (par le maintien d'une petite propriété foncière en particulier).

16. Voir à ce sujet l'arbre généalogique dans Enomoto 2001 : 354-355, YO 239.

17. Enomoto 2001 : SK 48.

18. Enomoto 2001 : SK 37.

tardivement majeur, il se maria une première fois dès l'année suivante, pour répudier aussitôt sa femme, qui ne plaisait pas à la belle-mère¹⁹. La maison Enomoto, du temps du père de l'auteur, laisse l'impression d'une autorité patriarcale et parentale assez pesante.

L'oncle maternel de notre bourgeois se rangea aux côtés de son cadet pour le dénigrer auprès de ses parents, et ces querelles familiales étaient sans doute aussi l'expression des tensions et frustrations générées par le système de succession préférentiel des maisons marchandes. Mais le futur Yazaemon trouva aussi des alliés, qui intervinrent pour le défendre auprès de son père : l'autobiographie signale trois personnes qui intervinrent en ce sens, et selon Fukaya Katsumi, il s'agissait de grands bourgeois de Kawagoe²⁰. Fukaya interprète cette démarche comme le signe de la volonté de la société bourgeoise de cette cité d'apaiser les dissensions qui menaçaient la cohésion de la maison Enomoto. Et étant donné la place que tenait apparemment son chef de famille dans les hiérarchies bourgeoises, on suppose en effet que son destin ne devait pas laisser indifférent en ville, y compris chez les guerriers.

Car c'est sur la demande d'un membre du conseil seigneurial qu'Enomoto Hachirōbē va reprendre à son tour le nom de Yazaemon, pour devenir le quatrième du nom, en 1668, alors qu'on lui fit pour la première fois l'honneur d'une audience seigneuriale officielle²¹. À cette époque, il dirigeait pourtant la maison depuis quinze ans, mais il ne s'était pas attribué le nom personnel que ses aïeux portaient depuis au moins trois générations, on ignore pourquoi. Ce n'est en tout cas que bien des années après la mort de ses parents qu'en adoptant le nom de Yazaemon, notre auteur assumait le symbole ultime de la continuité et de la perpétuation de la maison de commerce et de sa lignée familiale, par cette identité des noms des chefs de famille qu'on constate fréquemment dans les maisons de commerce, et en particulier, semble-t-il, chez celles qui exerçaient des responsabilités importantes envers l'autorité publique ou les maisons guerrières.

On constate donc que cette question intéressait aussi les plus hautes autorités du fief : peut-être voyaient-elles dans cette succession des identités et des noms un signe de la pérennité des grands marchands de la cité à son service, ou alors elles estimaient que les services rendus par notre bourgeois, en dépit des avanies familiales qu'il avait connues dans sa jeunesse, le mettaient à la hauteur de son défunt père, et le rendaient digne de cette reconnaissance symbolique. Le choix du nom personnel n'était donc pas qu'une question de choix personnel :

19. Enomoto 2001 : SK 42.

20. Fukaya 2003 : 96.

21. Enomoto 2001 : SK 58.

dans le cas des Enomoto le fief et sans doute la société marchande de Kawagoe se sentaient concernés. Signalons enfin que, comme les guerriers, Yazaemon possédait aussi un nom personnel « officiel », Tadashige, qu'il utilisait quand il voulait donner un peu de solennité à sa signature²². On ne sait pas dans quelles circonstances ce nom lui fut attribué mais, détail intrigant, si son héritier en portait un lui aussi, on ne mentionne pas celui de ses ascendants dans l'arbre généalogique que contient l'édition d'Ōno Mizuo²³.

Bien qu'on devine à la lecture des écrits de Yazaemon l'appartenance de sa famille à un milieu de bourgeois privilégiés, il ne dit pas grand-chose de son voisinage, sauf, semble-t-il, dans quelques passages des *Mémoires divers*²⁴. La communauté de rue ou de quartier est censée avoir été un cadre essentiel de la vie et du statut des bourgeois, et pourtant, notre marchand n'écrit quasiment rien à son sujet, et surtout on n'y trouve aucune allusion dans ses diverses recommandations de vie. En fait, dans les préceptes familiaux, testaments ou autres documents de ce genre que nous ont laissés les maisons marchandes du XVII^e siècle, les communautés urbaines ne semblent pas du tout constituer un sujet de préoccupation primordial. Or on peut supposer que les interactions avec ces instances étaient sinon quotidiennes, du moins très fréquentes. Peut-être la plupart de ces grands bourgeois entretenaient-ils avec elles les mêmes rapports fonctionnels et peu raccordés à leur identité personnelle que bien des citoyens contemporains avec leur copropriété. En tout cas, cela relativise les discours de l'historiographie sur la place que tenaient les communautés citadines dans le statut des bourgeois.

La famille en revanche occupe le premier rang dans l'autobiographie d'Enomoto Yazaemon, et ce sous plusieurs formes. D'abord par les brèves notes sur les ancêtres qui ouvrent son œuvre ; les souvenirs d'enfance sont naturellement l'occasion d'évoquer brièvement la figure maternelle ou les domestiques, l'apprentissage du commerce, celle du père ; mais c'est surtout le psychodrame de la mésentente entre Yazaemon, sa mère et son frère cadet qui semble avoir marqué profondément l'auteur et qui d'ailleurs constitue certainement un mobile majeur de la rédaction de la seconde autobiographie. Après la mort de son père, les oncles et le frère aîné de Yazaemon se joignirent à son cadet pour lui contester la tête de la maison Enomoto. Notre bourgeois ne nous dit pas clairement ce qu'on lui reprochait, mais peut-être que sa mauvaise santé, aggravée sans doute par ces soucis familiaux, ainsi que le fait qu'il soit resté longtemps sans héritier, avaient fragilisé sa position. On ne sait pas si ses

22. Enomoto 2001 : SK 75, 119.

23. Enomoto 2001 : 354-355.

24. Par exemple, Enomoto 2001 : YO 337.

capacités d'homme d'affaires étaient aussi en cause mais, fort désormais de sa position de chef de famille, il décida finalement, semble-t-il, vers quarante ans, de couper tout lien avec son cadet et de le chasser « symboliquement » de la maison Enomoto (rien ne nous indique qu'ils habitaient sous le même toit)²⁵. En dépit des contestations dont il faisait l'objet, c'est sans doute grâce au crédit dont jouissait Yazaemon auprès de la société et des autorités de Kawagoe qu'il put exercer cette prérogative patriarcale : il note dans son autobiographie que des membres de la haute aristocratie guerrière l'avaient reconnu comme un marchand « rare » parmi ses congénères, ce qui lui avait redonné confiance²⁶.

Notons cependant qu'à aucun moment Yazaemon n'emploie des termes consacrés comme « *bekke* » ou « *bunke* » (« les maisons séparées ») pour désigner d'éventuelles branches cadettes des Enomoto fondées par des collatéraux. Mais on sent bien que parmi les plus proches de ces derniers (frère, oncle, éventuellement neveu ou cousin germain), la direction de la « branche principale » (*honke*) de la famille demeurait un puissant enjeu patrimonial, symbolique et identitaire. Yazaemon continua d'ailleurs à travailler longtemps avec son oncle paternel : lorsqu'il avait trente-deux ans, ils faillirent bien périr tous les deux dans le terrible incendie qui ravagea Edo en 1657²⁷. Mais on constate également que dans les maisons marchandes, en dépit des modèles lignagers calqués sur des modèles guerriers, les liens entre collatéraux pouvaient en réalité se dissoudre rapidement dans les querelles de famille ou d'argent.

À partir de la cinquantaine, alors que Yazaemon fait le constat de capacités physiques déclinant d'année en année, l'autobiographie prend un tour plus introspectif et prescriptif ; jusqu'à la fin du texte, les réflexions personnelles prennent de plus en plus de place, et le ton devient alors volontiers celui de recommandations. On trouve ainsi dans ce texte deux suites de conseils, copies de textes explicitement rédigés pour son fils aîné dans un cas, et pour sa première fille dans l'autre (il précise en outre qu'il en a fait de même pour sa seconde fille)²⁸. Ceux-ci étaient déjà des adolescents à l'époque, mais l'éducation des enfants était un sujet qui lui tenait à cœur²⁹, comme c'était déjà le cas pour son père, semble-t-il. Ce souci s'étendait même à l'éducation féminine, car à l'occasion du mariage de sa fille Take, alors âgée de treize ans, il a dressé une liste de sept ouvrages de morale à emporter dans son ménage par la jeune

25. Enomoto 2001 : SK 58, 63 *sq.*

26. Enomoto 2001 : SK 57.

27. Enomoto 2001 : SK 50.

28. Enomoto 2001 : SK 67-76.

29. Voir par exemple, Enomoto 2001 : YO 193.

épouse, et dont son mari devait lui faire les commentaires. Ces livres, dont l'un des auteurs n'était autre qu'un célèbre penseur guerrier contemporain, Kumazawa Banzan, dénotent une certaine curiosité intellectuelle, sans doute stimulée par la fréquentation d'Edo, alors même que de son propre aveu, Yazaemon n'avait rien d'un lettré³⁰. Cette liste fait partie des recommandations que Yazaemon a adressées par écrit à sa fille (car les « jeunes femmes manquent de bon sens »), en priant les futurs époux de les répéter plus tard et de les faire recopier à leurs propres enfants. Yazaemon ayant eu les siens relativement tard, après un troisième mariage, il semble s'être préoccupé de les établir passé la cinquantaine, alors qu'il sentait ses forces décliner. Toutefois, lorsque son fils Hachirōbē eut atteint sa vingt-deuxième année, Yazaemon se plaignit de son manque de sérieux dans les affaires³¹, et selon l'arbre généalogique des Enomoto³², ce fut son gendre qui prit la succession.

Yazaemon s'éteignit en 1686, à l'âge de soixante et un ans. La surdité, la vue qui baissait, les pertes de mémoire, la lassitude, survenues avec la cinquantaine, incitèrent visiblement notre bourgeois à se souvenir de sa finitude, et l'angoisse liée à la mort n'est certainement pas étrangère à la rédaction de l'autobiographie. Le bilan de son existence amena Yazaemon à nous livrer quelques considérations inattendues³³ :

Quand j'y pense, après la séparation du Ciel et de la Terre est venu le temps des dieux, puis peu à peu celui de mes aïeux et parents, et enfin moi, je suis né.

Même jour : noter le dernier jour de ses aïeux et de ses parents, et inscrire sur un testament les dates des centenaires de leurs décès, comme célébrer le Ciel et la Terre, je pense que c'est le début des cinq constantes³⁴. Car si on néglige ses morts, on délaisse aussi les vivants.

Cette surprenante et grandiose remontée aux origines de l'univers avait donc pour but d'insister sur la continuité ininterrompue de la succession des générations, et la nécessité pour les descendants d'honorer, par l'accomplissement de services bouddhiques, la mémoire de leurs ancêtres, au nombre desquels on devrait bientôt compter Yazaemon lui-même. On voit ici se mettre en place

30. Enomoto 2001 : SK 114.

31. Enomoto 2001 : SK 110.

32. Enomoto 2001 : 354-355.

33. Enomoto 2001 : SK 116.

34. Les « cinq constantes » (*gojō*) sont les cinq vertus cardinales du confucianisme : *jin* (humanité, bienveillance), *gi* (justice, équité), *rei* (bienséance, respect des convenances), *chu* (loyauté, fidélité), *shin* (sincérité, confiance).

un élément caractéristique de l'identité de la « maison » comme famille au Japon, autour du culte des morts dans le cadre du bouddhisme³⁵. Mais ce souci pour les ancêtres défunts va de pair avec une exaltation de la piété filiale, vertu cardinale du confucianisme qui correspondait bien à la mentalité patriarcale de la « maison » japonaise, et qui imprégnait aussi bien les ouvrages de morale populaire que les sermons bouddhiques dont notre bourgeois semble avoir été familier³⁶. Yazaemon regrette même de ne pas avoir pu lire les quatre classiques confucéens dans le texte³⁷, et cet intérêt comme ses prêches de bonne conduite témoignent du processus de formation de la morale bourgeoise d'après des concepts et des notions tirées de la pensée chinoise, par l'intermédiaire du bouddhisme comme au Moyen Âge, mais aussi par des références directes à la morale confucéenne³⁸. Yazaemon écrit par ailleurs dans son autobiographie qu'il lisait tous les jours à ses petits-enfants son « testament » (*yuiigon*), c'est-à-dire vraisemblablement un texte rassemblant legs, préceptes moraux et commerciaux³⁹ : on voit donc que l'autobiographie jouait un rôle un peu différent de celui d'un enseignement édifiant pour les générations futures des Enomoto, pour lesquels d'autres types de textes plus classiques auraient pu suffire, et que ce projet d'écriture d'une vie marchande comportait une forte dimension personnelle.

Les écrits autobiographiques d'Enomoto Yazaemon témoignent d'une période de mutation des représentations de la maison marchande. Alors que la mémoire familiale de notre auteur ne remontait pas beaucoup plus loin que celle de n'importe quel individu peu féru de généalogie, il se projetait

35. La formalisation des liens avec les ancêtres est aussi un élément essentiel des constructions lignagères en Occident. Sur cette question, cf. Stéphane Jettot et Marie Lezowski 2016 : 28.

36. L'auteur cite les *Notes pour rire* (*Kashōki*), un célèbre essai de Nyōraishi (Saitō Chikamori), et quelques ouvrages ou moines bouddhistes, pas toujours identifiés.

37. Enomoto 2001 : SK 115.

38. Précisons cependant que si les affinités entre autorité patriarcale et morale confucéenne sont évidentes, on ne peut pas pour autant attribuer l'implantation des conceptions familiales de la famille-souche à la vogue du néo-confucianisme à l'époque d'Edo. D'abord parce que les systèmes de lignages qui dominaient les représentations familiales confucéennes en Chine et en Corée n'avaient rien à voir avec ceux qui s'étaient répandus au Japon durant la période médiévale, et dont hérita la période d'Edo. De plus, même si au Moyen Âge, des notions fondamentales de la conception confucéenne de la famille, comme la piété filiale, sont fréquemment évoquées, elles semblent surtout avoir été appréhendées à travers les enseignements du bouddhisme, et donc avoir imprégné les mentalités avant que la pensée chinoise n'impose son hégémonie intellectuelle.

39. Enomoto 2001 : SK 89.

désormais dans une longue durée de sa lignée, qui continuera à prier pour ses morts un siècle après leur décès. La maison bourgeoise, jusqu'ici centrée sur la parentèle proche du chef de famille en titre, frères, oncles et cousins, se transforme alors en lignage structuré par la mémoire de ses patriarches successifs, de leurs mérites, et par l'obligation de poursuivre leur œuvre et de maintenir leur patrimoine. L'idée de la perpétuation de lignage conservant la mémoire des ancêtres, plutôt propres aux milieux aristocratiques à l'origine, avaient donc fini par gagner les élites des « gens du commun » (*heimin*) comme Yazaemon et les siens. Le régime guerrier au XVII^e siècle poussait d'ailleurs en ce sens, car à une époque où les conceptions de la société se référaient d'abord aux liens familiaux et aux relations concrètes entre des groupes ou individus hiérarchiquement situés les uns par rapport aux autres, l'idéal d'une société stable s'illustrait avant tout dans la pérennité des positions familiales. Cette évolution des mentalités chez les marchands aisés se situe par conséquent dans un contexte de stabilisation des institutions du régime shogunal au milieu du XVII^e siècle, pendant lequel des idéaux d'intangibilité imposent l'idée de la continuité des lignages et des fonctions sociales, d'abord chez les guerriers, puis progressivement dans les élites de tous les milieux. C'est le terme de « métier de la maison » (*kashoku*) qui exprime cette idéologie de l'enracinement de l'identité familiale dans une activité professionnelle et une position sociale.

Les vertus du profit

Un marchand de sel de premier ordre

Ce terme de « métier » ou « profession de la maison » apparaît à la fin de l'autobiographie, dans les réflexions d'un Yazaemon qui a dépassé la cinquantaine, mais il ne l'emploie pas dans le récit de ses précédentes décennies d'activité : et de fait, s'il a bien pris la suite de la direction de la maison Enomoto, il a souhaité très tôt marquer son originalité en développant des activités dans le commerce du sel. La succession s'est d'ailleurs déroulée dans des circonstances un peu particulières. Au moment de prendre sa retraite, Yazaemon III dut laisser la maison à son fils, mais on ne sait pas s'il s'était aménagé une demeure pour lui-même, ou s'il continua à cohabiter avec son héritier, ce qui en soit n'aurait rien d'exceptionnel. Il fallut cependant que le nouveau maître de maison cède à son père la plupart des *dōgu*, c'est-à-dire les bibelots et objets de valeur, qui servaient fréquemment de réserve patrimoniale. On ne sait rien d'éventuelles possessions foncières, mais le legs financier était singulièrement faible, Yazaemon IV toucha en effet en tout et pour tout

74 ryō d'or, moitié en liquide, moitié dans des paiements à crédit⁴⁰. Il dut donc, pour constituer son capital, emprunter à un autre marchand de Kawagoe et à son propre père, qui finança l'opération avec le riz fiscal de la dotation d'un vassal du fief. Rien n'indique explicitement qu'à cette époque les affaires des Enomoto aient été dans une mauvaise passe, et même s'il est vraisemblable que le précédent maître des lieux s'était réservé une somme pour ses vieux jours, et qu'une part put être aussi attribuée à d'autres légataires, comme le frère cadet, on s'explique difficilement ce peu de fonds mis à disposition de l'héritier.

En revanche, Yazaemon nous apprend qu'une douzaine d'années plus tôt, lorsqu'il s'est réellement engagé dans le commerce du sel et alors que son père était encore à la tête de la maison, la situation de cette dernière n'était pas des plus florissantes : il dut même emprunter 80 ryō d'or pour lancer son projet professionnel⁴¹. La maison Enomoto connaissait peut-être des difficultés du même ordre que bon nombre de ces grandes maisons marchandes des premières années du shogunat qui sombrèrent vers la même époque, victimes de l'évolution des circuits commerciaux et de la multiplication de la concurrence. En tout cas, à la tête à la fin de sa vie d'une affaire apparemment prospère, Yazaemon IV pouvait à juste titre se considérer sinon comme le fondateur de la maison, du moins comme celui qui avait définitivement établi l'affaire familiale.

L'identification de Yazaemon au statut de marchand est totale : pour lui, comme d'ailleurs pour les dirigeants guerriers qu'il cite parfois, « bourgeois » (*chōnin*) et « commerçant » (*shōnin*) sont quasi synonymes, et ses réflexions générales sur le métier de sa maison (*kashoku*) sont des réflexions sur le « commerce » (*akinai*), un mot qui revient continuellement sous son pinceau⁴². Le négoce d'Enomoto Yazaemon consistait surtout à acheter du sel à Edo, pour l'écouler ensuite à Kawagoe ou dans sa région, en profitant du réseau de voies d'eau qui reliait le district de Saitama à la capitale shogunale. Il était si fréquemment à Edo pour affaires, qu'il y avait fait l'acquisition d'une résidence. Le sel en question provenait surtout de l'ouest du Japon. Toutefois, il ne négligeait pas pour autant d'autres marchandises, selon les opportunités. Les *Mémoires divers* regorgent de notations ou de prévisions sur les mouvements

40. Enomoto 2001 : SK 48. Le ryō est la valeur d'une pièce d'or *koban*, émise par le shogunat.

41. Enomoto 2001 : SK 32.

42. À l'époque d'Edo, le terme de *chōnin* s'appliquait cependant à des marchands établis dans des quartiers urbains, alors que le « marchand » (*shōnin*) pouvait aussi venir de communautés rurales, pour se livrer au colportage par exemple.

de prix de produits les plus divers : coton filé ou brut, riz et « grains » divers, huile ou tabac ; elles peuvent avoir été conservées à titre d'indicateurs du coût de la vie, mais notre marchand nous relate longuement des transactions sur du blé, par exemple. Il faisait en particulier l'achat de tabac à Tochigi, ou de riz sorti des entrepôts seigneuriaux de Kawagoe, pour les réexpédier par les embarcations qui y avaient amené le sel. Bien que lui-même se fût considéré comme un négociant en sel, il continuait donc à traiter des produits variés, une situation encore courante à la fin du XVII^e siècle. En effet, la tendance à la spécialisation des activités des grossistes dans un type de produit qui se dessine à partir de l'ère Kanbun (1661-1673) devait toujours composer avec des approvisionnements et des prix irréguliers.

Du temps de Yazaemon, les autorités seigneuriales de Kawagoe et d'Edo ne reconnaissaient pas aux marchands le droit de s'associer pour accaparer des marchés⁴³, suivant en cela une attitude générale des gouvernements guerriers de l'époque, et donc il n'est fait mention nulle part dans les écrits de notre bourgeois d'une corporation de grossistes en sel ni pour d'autres produits, ce qui devait faciliter la prise en charge de marchandises diverses. En revanche, l'organisation des marchés aux mains de grands négociants comme Enomoto Yazaemon est patente. À Kawagoe, Yazaemon écoulait ses lots de sel sur un marché qui se tenait périodiquement dans la ville. Dans ses recommandations, il fait allusion à des « *uriko* », c'est-à-dire des « vendeurs » au détail, pour qui, selon lui, il fallait s'assurer des grandes quantités de marchandises à des prix raisonnables, afin d'en augmenter le nombre⁴⁴. Ce lien de dépendance entre le grossiste et ses pratiques ne signifiait cependant pas sujétion⁴⁵, et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle notre marchand insiste sur la nécessité de maintenir des prix attractifs pour les conserver parmi sa clientèle. Ces *uriko* écoulaient le sel de Yazaemon sur des marchés du Kantō éloignés de Kawagoe, comme Chichibu.

Cependant les activités de Yazaemon eurent pour théâtre autant Edo que Kawagoe (sa dernière femme venait d'ailleurs de Tenmachō, un des quartiers marchands les plus prospères de cette cité⁴⁶), et il n'hésitait jamais à se déplacer dans le Kantō à la recherche de la bonne affaire. À Edo, Yazaemon dépendait

43. Enomoto 2001 : SK 103, 117.

44. Enomoto 2001 : YO 78, SK 116.

45. Sur les marchés dans les années 1630-1640, cf. Carré 2006.

46. Plusieurs communautés urbaines portaient ce nom à Edo, et Yazaemon ne précise pas de laquelle il s'agit. Les plus connues (Ōdenmachō, Kodenmachō et Minami-Tenmachō) se trouvaient cependant en plein cœur des quartiers marchands (la « ville basse », *shitamachi*), à proximité du port. Cf. Yoshida et Tsukada (2017).

des envois de cargaisons maritimes depuis diverses régions de l'ouest du Japon. Le volume du fret en circulation avait déjà amené un certain degré d'organisation parmi les acteurs professionnels : il est question dans le texte de « grossistes principaux en sel » (*moto-toiya*) qui préfigurent les corporations de transporteurs attestées à la fin du XVII^e siècle à Edo, comme celle des « dix associations de transporteurs » (*tōgumi-toiya*). Ces grossistes réceptionnaient les cargaisons sur le port d'Edo : au contraire de marchands comme Yazaemon, qui se déplaçaient de marché en marché pour réaliser leurs transactions, les grossistes demeuraient actifs sur une seule place de commerce, où ils offraient des entrepôts et mettaient en contact fournisseurs et acquéreurs⁴⁷. Justement Yazaemon, en plus de ses activités de vente à Kawagoe, faisait aussi partie des « courtiers » (*nakagai*), au nombre de quatre-vingts à Edo, qui se chargeaient de la réexpédition des lots de sel dans l'intérieur des terres⁴⁸. Les transactions se faisaient sur les quais d'Edo, où l'on cherchait aussi des embarcations pour envoyer les lots par mer ou voie fluviale vers d'autres destinations⁴⁹. Notre marchand se montre dans son autobiographie très fier de la réputation qu'il avait acquise dans son milieu professionnel sur la place d'Edo, où, selon ses dires, à vingt-cinq ans, « lorsqu'il achetait du sel, tout le monde croyait qu'il était bon même s'il était mauvais » et où « on le louait parmi les courtiers comme un expert en sel de premier ordre »⁵⁰.

Gagner sans relâche

Cette époque de sa vie coïncidait avec la période de profonde mésentente avec son frère et sa mère qui le poussa à effectuer plusieurs pèlerinages à Ise⁵¹. On l'a vu, Yazaemon se dépeint à cet âge en pleine démonstration de

47. Yazaemon insiste sur la nécessité pour un marchand de se rendre en personne sur les places de transaction, ce qui correspond bien à l'identification fréquente au début de la période d'Edo des marchands (*shōnin*) avec des commerçants itinérants, par opposition à la fixité des grossistes (*yado/toiya*) qui les hébergeaient fréquemment, comme l'a mis en évidence Sugimori Reiko (Sugimori 2006). Yazaemon n'était cependant pas un colporteur, et son témoignage illustre plutôt la complexification et la spécialisation des circuits de distribution au cours du XVII^e siècle.

48. Enomoto 2001 : SK 46.

49. Sur cette question, voir Yoshida 2010.

50. Enomoto 2001 : SK 46.

51. La vogue des pèlerinages auprès du sanctuaire de la déesse solaire Amaterasu à Ise, qui connurent une popularité croissante tout au long de l'époque d'Edo, commença justement au début du XVII^e siècle. C'était l'un des rares motifs admis pour justifier un voyage, en dehors d'obligations professionnelles.

ses capacités et commençant à jouir de la reconnaissance de ses pairs, et il est à peu près certain qu'il établit un lien entre ses succès commerciaux et ses gains financiers réguliers, et sa réconciliation avec ses parents qui acceptèrent finalement trois ans plus tard qu'il reprenne la direction de la maison. En effet, dans ses prières à la déesse Amaterasu, Yazaemon la suppliait de lui permettre de faire la preuve de sa « piété filiale » à ses parents⁵² ; or, écrit-il plus loin⁵³ :

Je pense que le fondement de la piété filiale, c'est de se consacrer à la profession de sa maison, et de gagner de l'argent sans relâche.

La prospérité commerciale, pour Yazaemon, est donc non seulement source de reconnaissance sociale, mais encore signe de vertu. Cette certitude n'a pas grand-chose à voir avec la doctrine de l'élection calviniste, même si depuis le Moyen Âge, des mouvements religieux, en particulier dans la mouvance de Nichiren, ont pu soutenir que la réussite en affaires était une marque de la faveur de Bouddha⁵⁴. Yazaemon, lui, était rattaché à l'école zen Sōtō, sans qu'on sache jusqu'à quel point il s'était vraiment imprégné de cette doctrine⁵⁵, mais à l'époque de la rédaction de son autobiographie, il faisait preuve d'une certaine ferveur. À l'approche de la soixantaine, plus ou moins préoccupé par son salut, et en tout cas songeant à son trépas, il ne considéra cependant à aucun moment que ses profits accumulés pussent constituer un obstacle pour l'accomplissement des promesses du Bouddha. Au contraire, instruit par des sermons et ouvrages, il se montrait persuadé qu'« enfer ou paradis » n'étaient pas des lieux situés on ne sait où, mais tout simplement un état d'esprit et une situation dans la vie présente, qui dépendaient d'un cœur enclin à la méchanceté ou attentif aux autres⁵⁶.

Les tendances mises depuis longtemps en évidence dans le bouddhisme japonais à favoriser les bienfaits terrestres trouvent ici une forme d'expression ultime, puisque les perfections du cœur et de l'esprit sont assimilées au respect des « cinq constantes », c'est-à-dire les vertus confucéennes qui régissent les relations saines et justes entre les hommes, depuis la famille jusqu'au souverain et ses sujets, et dont la piété filiale constitue la mise en pratique fondamentale.

52. Enomoto 2001 : SK 45.

53. Enomoto 2001 : SK 88.

54. Souyri 2013.

55. Le rattachement à une école, et surtout à un temple bouddhique, était d'abord une obligation légale destinée à éradiquer le christianisme et tous les mouvements religieux dissidents.

56. Enomoto 2001 : SK 115-117.

Par conséquent, la bonne marche des affaires était à la fois l'accomplissement d'une réussite et d'une mission sociales, le moyen salvifique de vivre dans le bonheur sans être tourmenté par sa conscience et, si les descendants suivaient la même voie, d'espérer qu'ils apporteraient tout le soin et les rites et prières nécessaires au repos des morts.

On comprend dans ces conditions que Yazaemon, en faisant prospérer l'héritage reçu de son père et en assimilant ainsi l'enrichissement à la piété filiale, n'ait ressenti aucune culpabilité, du moment qu'il considérait lui-même qu'il accomplissait sa tâche dans le respect de vertus essentielles, honnêteté, humanité, tempérance et économie, qu'il prêchait à ses propres enfants et aux éventuels lecteurs futurs de son autobiographie. Ces conseils pour ne pas ruiner sa maison et sa réputation, et même sa santé, sont dans la tonalité de ceux qu'on retrouve à la même époque dans les préceptes des maisons marchandes ou dans les testaments de leurs patrons, ou même, sous une forme plus ironique, dans les œuvres d'Ihara Saikaku. Tout cela suggère une vaste circulation de modèles normatifs de comportements parmi les marchands, grâce à toutes sortes de supports, dont des textes imprimés comme ce *Classique de l'homme prospère* qu'il voulait faire lire à sa fille⁵⁷. Ces recommandations, Yazaemon les présente cependant comme des données de l'expérience, et il les illustre par des anecdotes personnelles.

Ainsi, il insiste sur la mise sobre qui convient à un commerçant sérieux, vêtu d'un coton sans motifs extravagants, même s'il avoue avoir lui aussi été tenté dans sa jeunesse par la soie et les mises voyantes. En écrivant sur sa vie lors de la vingtaine, il établit un parallèle très net entre son implication et son succès dans les affaires, et ses progrès moraux personnels : plus soucieux des autres, moins soucieux de paraître, s'attachant à rejeter le mensonge, on le considérait déjà selon lui, à vingt-deux ans, comme aussi avisé qu'un homme d'âge mûr. Il révèle aussi qu'au fur et à mesure qu'il se concentrait sur les affaires, vers la trentaine, il s'abstint de fréquenter d'autres femmes que son épouse légitime, et bien entendu, comme toujours lorsque les marchands prêchent la morale à leurs familles ou leurs employés, il prohibe la fréquentation des mauvais lieux, tripots ou bordels. Pour mesurer son ardeur au commerce, Yazaemon emploie le terme *sei* ; celui-ci évoque la vitalité physique ou intellectuelle, qui a chez lui tendance à nettement diminuer passé la quarantaine. Pour ce marchand, il s'agit donc de ne pas dilapider ce capital d'énergie dans la débauche sous toutes ses formes, mais de le réserver pour les affaires.

57. Le *Classique de l'homme prospère* (*Chōjakyō*), dont l'auteur reste inconnu, publié pour la première fois en 1627, prétendait enseigner les règles de base pour faire fortune.

Yazaemon donne aussi dans les *Mémoires divers* un exemple de son humanité, sans d'ailleurs en tirer une quelconque gloriole, quand il a secouru un inconnu qui mendiait à Edo après un naufrage⁵⁸. Mais en dépit de l'affichage de son honnêteté et de sa modération, il n'a jamais reculé devant l'opportunité de réaliser un beau profit. Comme en témoignent son autobiographie ou les *Mémoires divers*, son époque fut régulièrement secouée par des sécheresses, tempêtes, inondations, incendies avec un impact économique plus ou moins grave sur la production ou les échanges. Enomoto Yazaemon a connu ainsi la « grande famine » de l'ère Kan.ei (1624-1643) dans sa jeunesse. Cette catastrophe l'a marqué, et il consigne la mémoire des « cinquante mille ou même cent mille » morts de faim dans tout le Japon. Mais à titre personnel, de cette année de ces dix-huit ans, il conserve aussi le souvenir d'un des plus beaux profits de ses débuts, dans des transactions de tabac, avec plus de 30 % de bénéfices qui lui valurent les louanges de ses congénères. Et l'année suivante, toujours en pleine crise de subsistance, il se souvient d'avoir récidivé en profitant d'une pénurie de sel à Edo, ce qui accrut encore sa réputation de commerçant habile⁵⁹. Rien n'indique toutefois qu'il ait réellement spéculé à cette occasion, en retenant des marchandises en tension.

À moins que la législation n'imposât des restrictions ou prohibitions, parfois temporaires, le profit (*ri*) demeurait le moyen d'existence normal du marchand, en toutes circonstances. Yazaemon nous apprend ainsi qu'en pleine famine de l'ère Kan.ei, son père confia en dépôt à un autre bourgeois une somme pour aider celui-ci à « acheter n'importe quoi, pour qu'il récupère même un petit profit⁶⁰ ». Car les affaires restaient les affaires, et tant qu'il demeurait en pleine possession de ses moyens, en cas de désordres météorologiques et de pénurie, il ne perdait pas de vue des occasions de bénéfices confortables, sans aucun remord. Bien au contraire, les brusques hausses de prix lors des périodes de tensions sérieuses, ou les variations saisonnières qui revenaient chaque année, étaient avant tout pour lui des événements auquel le marchand devait être attentif, et où il faisait la démonstration de son flair et de son savoir-faire, en maximisant ses profits avant le retournement des marchés. La clef du succès dans son métier, dont il dévoile les ficelles dans les *Mémoires divers*, c'était en fait de bien prévoir et tirer parti du *shike*, c'est-à-dire la pénurie saisonnière de sel à Edo, pendant l'été⁶¹. Et les plus beaux bénéfices lui assuraient la

58. Enomoto 2001 : YO 171-173.

59. Enomoto 2001 : SK 36.

60. Enomoto 2001 : YO 155.

61. L'emploi que fait Yazaemon du mot *shike* (qui évoque en principe une mer agitée) évoque une sorte d'argot de métier, peut-être lié aux conditions météorologiques. Le

« gloire » (*homare*), écrit-il, chez les commerçants. Dans ses *Mémoires divers*, Yazaemon nous donne des exemples des effets d'une sécheresse sur la baisse des transactions, la diminution de circulation de la monnaie de cuivre, et surtout la mévente des sardines destinées à la fertilisation des terres, qui pouvait paradoxalement être aussi l'occasion de bonnes affaires⁶². Au contraire, à la fin de son autobiographie, il se lamente des effets « pareils à une famine » d'une période d'abondance où tout se vend à vil prix et ruine le commerce. C'est pourquoi, en dépit de son attention aux enseignements du bouddhisme, et bien qu'il se décrive à l'occasion comme un homme de « peu de désirs », il écrit dans une liste de préceptes que le marchand ne peut être « sans désir » (*muyoku*)⁶³.

Si Yazaemon, entre la vingtaine et la quarantaine, rappelle fréquemment son « ardeur au commerce » et sa réputation flatteuse parmi ses congénères, c'est qu'il considérait avoir rempli ainsi pleinement le rôle qui lui échoyait de maître de maison et de marchand, un accomplissement personnel et social dont la richesse était le signe, et la confiance et la reconnaissance de ses pairs, la preuve. Ce qu'il résumait dans la formule suivante, alors qu'il se désolait des reproches que lui adressait sa mère⁶⁴ :

J'avais pourtant emprunté 80 *ryō* d'or à crédit, je les avais fait beaucoup augmenter, j'avais travaillé à fond à Edo comme à Kawagoe : j'avais ainsi subvenu aux besoins de ma maison, et j'avais acquis une bonne réputation auprès de nombreuses personnes.

On voit donc que la prospérité de la maison, comme affaire et comme structure familiale, reste au cœur de toutes les représentations et légitime la quête du profit. Gagner de l'argent, pour un marchand, c'est être vertueux, car le père de Yazaemon le lui avait enseigné, il n'y a pas de fortunes durables qui se bâtissent sur un comportement déréglé⁶⁵. Ces idées remontent peut-être au Moyen Âge, mais à l'époque d'Edo, elles s'affichaient désormais sans complexe, comme dans cette citation notée par Yazaemon dans son autobiographie en 1682⁶⁶ :

sens de « mauvaise récolte » ou « baisse de revenus » est par ailleurs attesté dans les dictionnaires.

62. Enomoto 2001 : YO 231.

63. Enomoto 2001 : SK 58, 77.

64. Enomoto 2001 : SK 45.

65. Enomoto 2001 : SK 33-34.

66. Enomoto 2001 : SK 100.

Le bourgeois ne doit pas abandonner le goût du profit. Mais il ne doit pas non plus rechercher le luxe. Un certain degré de fortune s'attache aussi au nom de bourgeois. Il faut toujours avoir en tête ces deux aspects, et ne pas les oublier. C'est ce qu'a déclaré Isoda Chōemon, quarante-cinq ans et riche de 100 000 *ryō* d'or, selon Nagashima Gorōzaemon. N'est-ce pas la voie de l'Éveil pour le marchand ? Nous devons sûrement être au temps où apparaît le *kirin*⁶⁷ ! Tout l'Empire à présent a bien de la chance, grâce à Monseigneur Tsunayoshi⁶⁸. Pour toutes les générations à venir, on enviera cet Isoda ! Voilà une belle parole de bourgeois.

La justification de l'activité marchande par le profit et l'accroissement de la fortune, donc par une chrématistique, a des racines anciennes au Japon, peut-être liées aux progrès de la monétarisation des échanges pendant la période médiévale. Pour Yazaemon, l'accumulation de richesses sous forme d'espèces sonnantes et trébuchantes, si elle ne s'accompagne pas d'orgueil et de gaspillage, se justifie en elle-même ; et il serait vain de rechercher chez lui une quelconque trace de ce complexe d'infériorité ou de cette dévalorisation qu'on accole à tort à la condition de marchand dans les hiérarchies sociales du Japon des Tokugawa (une idée que tous les historiens sérieux ont en réalité déjà abandonné depuis longtemps). Nullement honteux de son activité et de sa réussite, et encore moins des moyens par lesquels il y est parvenu, il résume sa philosophie de l'existence vers la fin de son autobiographie par ces quelques phrases⁶⁹ :

Je ne suis pas bien malin, mais j'ai gagné sans relâche dans mon commerce, je n'ai jamais rechigné à me rendre maintes fois là où je pouvais faire des affaires, j'ai acheté les bonnes choses au bon moment, je les ai revendues à mes vendeurs, en prenant un petit profit quand ça montait, en sauvant ma mise quand ça baissait, mais en vendant toujours à mes vendeurs au cours du marché : c'est comme ça que j'ai continué soixante ans de commerce dans le sel, depuis le temps de mon père, Yazaemon. Et puis j'ai toujours pris soin de ma femme et de mes enfants, de mes parents et de mes proches, et je me suis toujours attaché à être correct envers eux : je n'ai donc pas grand-chose à me reprocher. En ce qui me concerne, je ne

67. Nous adoptons ici l'interprétation du terme *godō* donnée par Ōno dans son édition, comme un détournement du vocabulaire de la « Voie de l'Éveil » enseignée par le zen (avec un caractère chinois fautif). Le *kirin* est un animal fabuleux de la mythologie chinoise (tardivement identifié avec la girafe au Japon), dont l'apparition était censée annoncer des périodes fastes.

68. Le cinquième shōgun Tokugawa Tsunayoshi.

69. Enomoto 2001 : SK 116.

souhaitais rien de plus. Pour en faire davantage, il aurait fallu être au moins Ungo de Matsushima⁷⁰ !

Ou plus brièvement⁷¹ :

La base de tout, c'est de se consacrer correctement et sans faiblir au métier de la maison : dire cela, c'est parler d'or. Si en gagnant de l'or, on finit par en avoir beaucoup, alors on n'aura pas à souffrir énormément. Le luxe⁷², voilà l'ennemi.

Le regard guerrier

Un familier de l'aristocratie

Que le marchand cherche à faire du profit est dans l'ordre des choses, et ne peut naturellement pas être considéré comme une particularité du Japon des Tokugawa. En revanche, que la fierté du commerçant s'affiche avec tant d'assurance, et s'exprime, à la même époque où Yazaemon rédige sa biographie, à travers de nombreux discours ou textes imprimés, témoigne d'un climat social et politique favorable au négoce qui constitue certainement une situation assez unique en Asie Orientale. Même si les mentalités des élites lettrées et gouvernementales de Chine ou de Corée vis-à-vis des marchands ont connu des variations, des évolutions et des contradictions au cours de la période prémoderne, on doit bien faire le constat d'une attitude généralement méfiante envers le commerce d'une part, et d'autre part d'une position sociale du marchand plutôt dépréciée, par rapport notamment à la possession foncière, ou aux carrières administratives.

Dans ses écrits, Enomoto Yazaemon témoigne en de nombreux endroits de sa soumission à l'autorité guerrière, qu'il ne conteste jamais. Cette autorité s'incarne à la fois dans le seigneur de sa cité de Kawagoe, mais aussi dans le shogun, et on a vu que notre bourgeois attribuait aux bienfaits du gouvernement de ce dernier le climat de prospérité commerciale qu'il avait conscience de vivre. La proximité d'Edo, où il opérait régulièrement pour ses affaires, et le fait que la principauté de Kawagoe était étroitement liée au clan shogunal expliquent sans doute cet attachement aux Tokugawa et à leur gouvernement, sans se limiter à l'horizon du pouvoir politique local.

70. Ungo de Matsushima est en réalité Ungo Kiyō (1582-1659), célèbre moine de l'école zen Rinzaï.

71. Enomoto 2001 : SK 119.

72. Ou « l'orgueil », le terme japonais *ogori* ayant les deux significations.

Cette présence du pouvoir guerrier se manifeste d'une manière un peu paradoxale dans le récit de sa vie que nous laissons à Yazaemon. Nous avons vu par exemple que la position sociale et même institutionnelle qu'occupaient les Enomoto dans la société de leur ville revêtait suffisamment d'importance pour que des membres du gouvernement seigneurial s'intéressent à son sort. Ainsi, c'est sur injonction des plus hautes autorités guerrières de la ville, qui ne souhaitent pas que règne « la mésentente entre frères chez les bourgeois », que Yazaemon, après la médiation de trois autres habitants de la cité, finit par se réconcilier avec son cadet avec qui il avait chassé quatorze ans auparavant⁷³. Ce faisant, il se conformait d'ailleurs à la volonté seigneuriale exprimée dans un édit où était prêchée la concorde familiale dans les quartiers bourgeois⁷⁴. Nous savons que du temps de Yazaemon III, le chef de la maison Enomoto exerçait des fonctions élevées dans la hiérarchie des honneurs bourgeois de la ville, et qu'il était compté parmi les fournisseurs attitrés de la maison seigneuriale. Toutefois, dans l'autobiographie, les allusions à cette position sociale privilégiée sont rares, et à aucun moment, dans les nombreuses admonestations dont il parsème ses écrits, l'auteur n'enjoint de courir après les fonctions officielles, ou même seulement d'accomplir avec loyauté celles qui échoient à sa maison. Cette absence s'explique peut-être par le caractère un peu stéréotypé des préceptes moraux chez les bourgeois et marchands, où les devoirs ou prohibitions tournent avant tout autour de la préservation des membres de la maisonnée, et autour de conseils pratiques et d'encouragements au commerce.

Toutefois, en dépit du primat accordé à la conservation de la maison et à l'âpreté au gain, les marchands n'en restaient pas moins immergés dans une société d'ordres où la réussite économique n'était pas le seul critère d'honorabilité sociale, ni même le critère dominant. On trouve aussi, parmi des contemporains de Yazaemon, d'autres bourgeois qui ont consigné avec minutie leurs activités liées à des fonctions officielles dans des organes du fief⁷⁵. On devine à la lecture des écrits d'Enomoto Yazaemon que ses rapports avec des guerriers, et l'estime que ceux-ci pouvaient lui accorder, avaient aussi pour lui de l'importance, à côté de sa réputation dans sa famille et parmi les autres marchands. Ainsi, à l'occasion d'un cambriolage dont avait été victime un navire transportant une cargaison lui appartenant, Yazaemon avait apporté un concours à l'enquête qui avait mené à l'arrestation des coupables. Ce « haut fait » s'était su non seulement dans tout Edo et Kawagoe, mais il était même

73. Enomoto 2001 : SK 63 *sq.*

74. Enomoto 2001 : SK 101.

75. Un exemple pour la ville de Kanazawa dans Carré 2016.

parvenu aux oreilles de son seigneur, qui se trouvait alors dans la capitale shogunale. Il en avait alors « retiré une grande gloire »⁷⁶. C'est encore ce terme de « gloire » (*homare*) qu'il emploie lorsqu'à quarante ans, il est complimenté par les chefs des plus grandes maisons guerrières de sa ville, une consécration qui confirme définitivement son autorité de chef de famille⁷⁷.

Des guerriers sont mentionnés à des moments-clefs de l'existence de Yazaemon : lors de sa cérémonie de passage à l'âge adulte, un guerrier de haut rang fut son parrain ; et quand son père lui céda la maison Enomoto, ce dernier organisa une grande fête et fit envoyer de la nourriture au seigneur et à son entourage, ainsi qu'aux membres de son conseil et aux officiers guerriers en charge des quartiers bourgeois⁷⁸. En 1650, Yazaemon fils fut invité à partager le repas d'un des Doyens⁷⁹ du fief, et il prit le thé à cette occasion avec deux personnages qu'Ōno Mizuo suppose être le père naturel et le père adoptif du seigneur de Kawagoe, Matsudaira Nobutsuna⁸⁰. Et c'est ce même Nobutsuna qui le reçut en audience lors du nouvel an pour la première fois, alors que Yazaemon avait atteint les quarante-trois ans, l'année même où il reprit le nom de son père. Après avoir atteint ainsi les sommets des honneurs de la condition bourgeoise, Yazaemon se sentit passer le « col » (*tōge*) de son existence, et souhaita préparer sa succession pour passer la main durant la cinquantaine⁸¹. Les mentions éparées, dans les écrits de Yazaemon de personnages importants du gouvernement seigneurial suggèrent des relations étroites et fréquentes, mais sur lesquelles il reste plutôt discret dans ses *Mémoires divers*, et plus encore dans son autobiographie.

Des dirigeants favorables au commerce

Un indice très intéressant des liens entre la grande bourgeoisie de Kawagoe et son seigneur nous est donné dans les *Mémoires divers*, mais il concerne Yazaemon père. L'hiver de la 4^e année de l'ère Kan'ei (1627), Matsudaira Nobutsuna reçut en audience Enomoto Yazaemon III avec huit autres Anciens⁸² des quartiers bourgeois, pour leur annoncer son intention de prêter par leur

76. Enomoto 2001 : YO 250.

77. Enomoto 2001 : SK 58.

78. Enomoto 2001 : YO 247.

79. Un Doyen (*karō*) est un membre du conseil seigneurial, l'organe suprême de gouvernement du fief.

80. Enomoto 2001 : YO 179.

81. Enomoto 2001 : SK 60.

82. Les Anciens (*toshiyori*) étaient les représentants des quartiers bourgeois auprès des autorités seigneuriales.

intermédiaire milles ballots (*hyō*) de riz à la population de sa cité⁸³. On voit donc que la maison Enomoto faisait partie des partenaires de confiance du fief pour mettre en œuvre certaines politiques. Quelques mois plus tard, alors qu'un délégué des bourgeois, Minoshima Hachirōzaemon, allait présenter au seigneur, qui résidait alors à Edo, les hommages de sa bonne ville, Nobutsuna s'enquit alors de son prêt, et lui demanda si cela était suffisant. Quand le bourgeois lui eut répondu par l'affirmative, Nobutsuna déclara que s'il le fallait, il était disposé à prêter à nouveau, même en empruntant lui-même le cas échéant.

On ne connaît pas tout des circonstances exactes de ce financement, ni des fins auxquelles il était destiné. Yazaemon signale ailleurs un prêt consenti par le seigneur pendant une période de famine pour « qu'il n'y ait pas un seul mendiant », et cette histoire racontée par le Doyen Wada Rihē lui avait fait verser des « larmes d'émotion »⁸⁴. Pour l'année 1627, la saison du prêt, en hiver, peut faire penser à une politique d'assistance, d'autant plus que Yazaemon fait allusion au prix du riz en ville à ce moment-là ; toutefois rien n'indique dans les *Mémoires divers* une quelconque urgence. Cependant, il ne devait pas non plus s'agir d'une opération à but réellement lucratif, même si des intérêts étaient effectivement perçus, mais à des conditions très avantageuses pour les emprunteurs, et d'ailleurs les Anciens de la cité y reconnurent une marque de la « compassion seigneuriale ». Dans sa résidence d'Edo, après avoir assuré ses bourgeois de sa volonté de les soutenir financièrement, Nobutsuna ajouta⁸⁵ :

Partout on trouve toutes sortes de gens. Ceux avec du bon sens, mais qui ne sont pas doués pour le commerce, et qui ne savent pas se faire une situation, sont nombreux en ce monde. Alors il faut que ceux qui sont doués pour le commerce leur enseignent comment faire.

Précisons tout de suite que le maître de Kawagoe n'avait rien d'un obscur petit daimyō sans-le-sou que la gêne aurait contraint de recourir au commerce. Au contraire, Matsudaira Nobutsuna fut l'un des personnages clefs du shogunat entre les années 1630 et 1650, et un proche des shoguns Iemitsu et Ietsuna ; il a par ailleurs laissé le souvenir d'un excellent administrateur, qui œuvra beaucoup au développement de son fief et à l'aménagement de sa capitale. On ne peut donc pas supposer que son attitude envers le commerce se soit écartée des principes qui régissaient la politique du régime en la matière.

83. Enomoto 2001 : YO 196.

84. Fukaya 2003 : 91-92.

85. Enomoto 2001 : YO 197.

On discerne clairement dans cette déclaration une volonté du seigneur non seulement d'aider ses sujets, mais aussi de les éduquer et de leur donner des moyens d'existence grâce au commerce. Nobutsuna, en tentant de les soulager et de les guider dans la voie du bien-être, se conformait sans doute aux idéaux confucéens du « gouvernement bienveillant » (*jinsei*) conduit par un « souverain éclairé » (*meikun*), qui commençait à se répandre alors dans la société et les élites politiques japonaises. Qu'il ait entendu atteindre ses buts d'éducation des populations par l'encouragement au commerce montre bien l'intérêt seigneurial pour cette activité, envers laquelle il ne paraît avoir manifesté ni mépris, ni méfiance, du moins, peut-on raisonnablement supposer, tant que cela ne lui semblait pas devoir troubler l'ordre social et ses hiérarchies.

À l'occasion de cette visite en effet, Matsudaira Nobutsuna discuta à bâtons rompus avec Minoshima Hachirōzaemon, en lui exposant ses idées concernant la population sous son autorité. Soucieux de gouverner des paysans et bourgeois bien portants, il leur enjoignait cependant, en se donnant lui-même en exemple, de ne jamais négliger leur tâche et de se montrer économes, même pour les petits plaisirs de l'existence. L'année suivante, Nobutsuna reçut à nouveau dans sa résidence d'Edo le même bourgeois, et il lui demanda s'il avait bien transmis à toute la cité les conseils qu'il lui avait donnés lors de sa précédente audience. Son interlocuteur l'en ayant assuré, le daimyō de Kawagoe lui remit douze recommandations écrites à faire circuler parmi les bourgeois⁸⁶. Certaines d'entre elles reprenaient des idées que Nobutsuna avait déjà exprimées l'année précédente, et il y tenait tellement qu'il avait donc éprouvé l'envie de leur donner un tour plus officiel et solennel en les promulguant par écrit. Il admonestait ainsi les paysans de « mettre de l'ardeur à l'agriculture », et les marchands de « se consacrer sans relâche au commerce », et surtout d'« apprendre comment faire à ceux qui n'étaient pas doués » ; les sujets du fief étaient aussi encouragés à se lever tôt, à travailler tard, à se vêtir sobrement, etc.

On relève l'accord évident entre ces qualités et devoirs des bourgeois et paysans énoncés par le seigneur de Kawagoe, et les préceptes de vie d'Enomoto Yazaemon. Le daimyō se montrait si favorable au commerce qu'il citait en exemple les femmes des paysans de Shinano qui se rendaient sur les marchés pour compléter les revenus de leur maison. À voir d'ailleurs la cordialité avec laquelle Nobutsuna discutait avec les bourgeois de sa cité, on perçoit bien à quel point il tenait leur rôle en estime, et attachait du prix, d'une manière générale, à la bonne santé économique de sa capitale et de ses habitants.

86. Enomoto 2001 : YO 203.

Ce type d'enseignement moralisant dispensé par les autorités guerrières à la population n'est pas rare à l'époque d'Edo. Shoguns et seigneurs, ou leurs gouvernements, avaient l'habitude, par des proclamations ou des décrets, d'indiquer à leurs sujets ce qu'ils attendaient d'eux, en mélangeant parfois des articles dont la violation était passible de sanctions plus ou moins graves à des normes éthiques plus générales. Yazaemon en a consigné plusieurs exemples, y compris des textes émanant du cinquième shogun Tsunayoshi et promulgués dans tout le pays. À l'occasion d'une disette, on y mêlait des exhortations à la piété filiale, des lois somptuaires, une interdiction des abus d'alcool, une incitation à limiter les repas à « une soupe et deux plats », un rappel des obligations des guerriers concernant les adoptions, une incitation à ne pas expédier de préférence son riz à Edo, car « depuis une trentaine d'années les gens étant devenus de plus en plus avides, on a l'impression qu'on envoie son riz seulement à Edo, et tandis que guerriers et paysans croulent sous les dettes, seuls les marchands d'Edo récoltent de l'or et de l'argent », et bien d'autres choses encore⁸⁷.

Ces textes, on le voit, pouvaient manifester une volonté régulatrice ou correctrice des excès, qui cependant, lorsqu'elle ne s'accompagnait pas de mesures coercitives, restait complètement lettre morte : c'est le cas des lois somptuaires, par exemple, qui, comme en Occident, n'ont jamais dissuadé quiconque de satisfaire son désir de paraître ou de suivre la mode⁸⁸. Néanmoins, de telles proclamations fournissaient des normes de comportements « corrects » ou « moraux », en accord avec les enseignements qu'un bourgeois comme Yazaemon pouvait recevoir par ailleurs, et devaient donc participer aussi à la construction des représentations sociales et des idéaux éthiques de la condition marchande.

Le texte shogunal mentionne ainsi explicitement les « quatre parties du peuple » (*shimin*), c'est-à-dire les quatre statuts canoniques censés composer la société des « bonnes gens » (*ryōmin*)⁸⁹, et les recommandations de Matsudaira Nobutsuna distinguent entre « paysans » et « marchands » qui doivent se consacrer « sans relâche » respectivement à l'agriculture et au commerce. Aucune hiérarchie n'est cependant affirmée ou suggérée entre les deux activités, rurale ou citadine, et en réalité, les daimyō avaient plus d'occasions de manifester leur estime aux bourgeois qui habitaient leur capitale et leur rendaient service, qu'aux villageois. On comprend dès lors qu'un marchand

87. Enomoto 2001 : SK 90 *sq.*

88. Sur la signification des règlements somptuaires en France, *cf.* Roche 1997.

89. Il s'agit des guerriers (*shi*), des agriculteurs (*nō*), des artisans (*kō*) et des marchands (*shō*).

comme Yazaemon n'ait conçu aucune gêne de vivre du commerce, puisque ses préceptes de vie correspondaient aux désirs proclamés par l'Autorité Publique seigneuriale ou shogunale. Et de son point de vue, en s'adonnant lui-même « sans relâche » à ses affaires durant toute son existence pour engranger des profits, il n'avait fait, au fond, que se conformer à ce que les autorités de sa ville attendaient des marchands.

Conclusion

Les écrits d'Enomoto Yazaemon constituent un témoignage précieux sur une identité marchande en construction dans le contexte de forte expansion de l'économie et des échanges qui marque le milieu du XVII^e siècle au Japon. On repère sans peine dans les préceptes moraux professés par ce bourgeois, les principes d'économie et d'ardeur au travail qui constituèrent les fondements de la « révolution industrielle », ce concept forgé par Hayami Akira pour décrire l'intensification du travail dans le Japon des Tokugawa⁹⁰. La morale marchande élaborée par Yazaemon et ses congénères préfigure par endroit les idées du penseur bourgeois Ishida Baigan, près d'un siècle plus tard, même si la légitimation du « juste prix » par rapport au « prix du marché » n'est pas encore clairement formulée, la recherche du profit demeurant la règle d'or.

Ce qui apparaît aussi nettement dans le bilan de cette existence, c'est que Yazaemon estimait que considération et bonheur étaient à rechercher dans ce monde et dans sa condition de marchand : pas d'inquiétude particulière ou d'espérance évidente envers une félicité post-mortem, pas de désir de quitter sa condition ou de regret d'y être assujetti... Si l'on ne peut pas exclure qu'il y eut aussi, aux siècles précédents, des commerçants pour penser plus ou moins la même chose, c'est à l'époque d'Edo que l'on voit s'affirmer publiquement la réussite dans le commerce en tant que telle comme un but d'accomplissement individuel et familial, et sans autre besoin de se justifier, par des bonnes œuvres par exemple. Mais on notera que ces représentations marchandes ne se construisent pas en contradiction, ou en réaction, avec le régime guerrier ou une prétendue idéologie de mépris des « mercantis » qu'on retrouve bien dans les discours des confucéens purs et durs, mais qui n'a jamais constitué le fond des politiques guerrières.

Les mentalités marchandes n'avaient en réalité aucun mal à se couler dans le discours d'une « économie morale » familière, légitimée par des emprunts à des enseignements populaires de principes éthiques tirés du bouddhisme ou

90. Sur cette notion, cf. Hayami 2015.

du confucianisme, mais réduits à leur plus simple expression. C'est à travers l'affirmation de la maison bourgeoise que s'est incarnée la fusion entre des ordres de valeurs et des normes éthiques à l'origine assez hétérogènes, autour d'une autorité patriarcale qui permettait de trouver l'apparence de références morales communes avec l'ordre social promu par le régime. Cette importance idéologique de la maison comme légitimation de l'activité marchande et de la recherche de l'enrichissement explique donc son omniprésence dans les discours des bourgeois : ils se conformaient ainsi à une image de leur statut promue par la condition guerrière elle-même, sans doute d'autant plus encline à reconnaître le droit des marchands à s'enrichir qu'elle leur déniait en revanche l'accès aux décisions politiques et à la condition dominante.

L'époque de Yazaemon est en effet incontestablement celle où avec la mise en place définitive des institutions du régime, s'établissent aussi les distinctions statutaires qui tendent à clore la condition guerrière, et l'exercice des responsabilités gouvernementales. L'attitude de Yazaemon envers la politique est significative : ce personnage qui a vécu sous trois shoguns⁹¹ consigne dans ses *Mémoires divers* les moments importants de la vie politique du régime, et même des affaires retentissantes comme le complot de Yui Shōsetsu⁹² ; mais en dehors de ses louanges adressées au shogun ou à son seigneur, il reste au fond très discret sur ses opinions concernant les dirigeants en place à Kawagoe ou Edo. Un marchand pouvait être fier de lui sous les Tokugawa, mais il ne pouvait pas écrire sur n'importe quoi : sa position sociale imposait aussi ces contraintes.

Car la maison bourgeoise demeurait malgré tout imbriquée dans une société d'ordres dominée par les guerriers, où la fréquentation de la haute aristocratie constituait un facteur important de l'activité économique, mais aussi de la réputation sociale, comme le montre bien l'exemple de Yazaemon. Le discours des bourgeois sur eux-mêmes, qu'ils transmettaient dans leurs testaments ou leurs leçons de morale, ne nous dit donc sans doute pas tout de leurs conceptions des rapports sociaux, et en particulier de leurs relations à l'autorité et avec les guerriers, ni de leur désir de voir la réussite économique se convertir sous une forme ou une autre, dans une reconnaissance hiérarchique et honorifique.

91. Et il avait même connu quatre de son vivant, puisque Tokugawa Hidetada qui avait cédé sa charge à Iemitsu en 1623, continua à gouverner en tant que shogun retiré jusqu'à sa mort en 1632.

92. Yui Shōsetsu (1605-1651) était un professeur d'arts militaires qui complota contre le shogunat en exploitant le mécontentement de *rōnin* (guerriers sans maître) envers le régime. Il comptait profiter de la jeunesse du shogun Ietsuna pour mettre ses projets à exécution, mais sa conspiration fut éventée, et il se suicida.

BIBLIOGRAPHIE

Abréviations

- SK : *San ko yori no oboe (Mémoires depuis mes deux ans)*, dans Enomoto 2001.
- YO : *Yorozu no oboe (Mémoires divers)*, dans Enomoto 2001.
- CARRÉ Guillaume (2006). « Un monopole peut-il être légitime ? ». In Bouchy, Anne, Carré, Guillaume, Lachaud, François (dir.), *Légitimités, légitimations : la construction de l'autorité au Japon*. Paris, École française d'Extrême-Orient : 215-231.
- CARRÉ Guillaume (2010). « Par-delà le premier ancêtre. Les généalogies truquées dans le Japon prémoderne (XVI^e-XIX^e siècles) ». *Extrême-Orient, Extrême-Occident*, 32 (« *Faux et falsification en Chine, au Japon et au Viêt Nam* ») : 61-87.
- CARRÉ Guillaume (2016). « What Status for Service to the Lord ? The Clerks at the Mint and General Warehouse of Kanazawa ». In Garavaglia, Juan-Carlos, Braddick, Michael J., Lamouroux, Christian (dir.), *Serve the Power(s), Serve the State. America and Eurasia*. Cambridge : Cambridge scholars publishing : 369-398.
- ENOMOTO Yazaemon (2001). *Enomoto Yazaemon oboegaki, Kinsei shoki shōnin no kiroku* (édition d'Ono Mizuo). Tōkyō, Tōyō bunko.
- FUKAYA Katsumi (2003). *Kinseijin no kenkyū, Edo jidai no nikki ni miru ningenzō*. Tōkyō, Meicho kankōkai.
- HAYAMI Akira (2015). *Japan's Industrious Revolution. Economic and Social Transformations in the Early Modern Period*. Londres, Springer.
- HAYASHI Reiko (1992). *Nihon no kinsei 5, Shōnin no katsudō*. Tōkyō, Chūō kōron-sha.
- IWABUCHI Reiji (2010). « Un guerrier dans la ville. Obligations de service et sorties d'un samouraï en poste à Edo au XIX^e siècle ». *Histoire urbaine*, 29 : 27-66.
- IWABUCHI Reiji (2013). « Characteristics of Egodocuments in Edo Period Japan (1603-1867) ». In Ruggiu, François-Joseph (dir.), *The Uses of First Person Writings. Africa, America, Asia, Europe (Les usages des écrits du for privé. Afrique, Amérique, Asie, Europe)*. Bruxelles, Peter Lang : 107-126.
- JETTOT Stéphane et LEZOWSKI Marie (dir.) (2016). *L'Entreprise généalogique. Pratiques sociales et imaginaires en Europe (XV^e-XX^e siècle)*. Bruxelles, Peter Lang.
- ŌNO Mizuo (1969). « Enomoto Yazaemon oboegaki ni tsuite. Sono shōkai to kare no shōgyō katsudō yori mita kinsei zenki no shijō kōzō no kentō ». *Shiryōkan kenkyū kiyō*, 2 : 59-132.
- ROCHE Daniel (1997). *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation dans les sociétés traditionnelles (XVII^e-XIX^e siècle)*. Paris, Fayard.
- SOUYRI Pierre-François (2013). *Histoire du Japon médiéval, le monde à l'envers*. Paris, Perrin.
- SUGIMORI Reiko (2006). *Kinsei Nihon no shōnin to toshi shakai*. Tōkyō, Tōkyō daigaku shuppankai.

- TSUKADA Takashi (2013). *Ōsaka no hinin, kojiki, Shitennōji, korobi kirishitan*. Tōkyō, Chikuma Shinsho.
- WATANABE Kōichi et Vanessa HARDING (dir.) (2015). *Memory, History, and Autobiography in Early Modern Towns in East and West*. Newcastle, Cambridge Scholars Publishing.
- YOKOTA Fuyuhiko (2014). « Kinsei no mibunsei ». *Iwanami kōza – Nihon-rekishi*, 10. Tokyo : Iwanami shoten : 277-312.
- YOSHIDA Nobuyuki (2010). « Edo au fil de l'eau ». *Histoire urbaine*, 29 : 99-128.
- YOSHIDA Nobuyuki et TSUKADA Takashi (2017). « Réflexions sur le statut de bourgeois à Edo et Ōsaka au XVII^e siècle ». *Histoire, Économie & Société*, 2 : 80-106.

GLOSSAIRE

akinai 商い
Amaterasu 天照
bekke 別家
bunke 分家
Chichibu 秩父
Chōjakyō 長者経
chōnin 町人
chū 忠
dōgu 道具
Enomoto Yazaemon 榎本弥左衛門
fudai daimyō 譜代大名
gi 義
godō 悟道
gojō 五常
Hachirōbē 八郎兵衛
heimin 平民
homare 誉れ
honke 本家
hyō 俵
Ie 家
Ihara Saikaku 井原西鶴
Ise 伊勢
Ishida Baigan 石田梅岩
Isoda Chōemon 磯田長右衛門
jin 仁
jinsei 仁政

Kanbun 寛文
karō 家老
Kashōki 可笑記
kashoku 家職
Kawagoe 川越
kirin 麒麟
koban 小判
Kodenmachō 小伝馬町
Kumazawa Banzan 熊沢蕃山
Matsudaira Nobutsuna 松平信綱
meikun 名君
Minami-Tenmachō 南伝馬町
Minoshima Hachirōzaemon 箕嶋
Motomachi 本町
moto-toiya 本問屋
muyoku 無欲
Nagashima Gorōzaemon 長嶋五郎左衛門
nakagai 仲買
Nichiren 日蓮
Nokorazu 残らず
Nyoraishi 如偏子
ogori 奢り
otoko no michi 男の道
Ōbukuro-Shinden 大袋新田
Ōdenmachō 大伝馬町
rei 礼
ri 利
rōnin 浪人
ryō 両
ryōmin 良民
Saitama 埼玉
Saitō Chikamori 斎藤親盛
San ko yori no oboe 三子より之覚
sei 精
shike 時化
Shimai Sōshitsu 島井宗室
shimin 四民
shin 信
shitamachi 下町
shōnin 商人

Guillaume Carré

shugendō 修験道

Sōtō 曹洞

Tadashige 忠重

Take たけ

Tenmachō 伝馬町

tōge 峠

tōgumi-toiya 十組問屋

Tochigi 栃木

Tokugawa Hidetada 徳川秀忠

Tokugawa Iemitsu 徳川家光

Tokugawa Ietsuna 徳川 家綱

Tokugawa Tsunayoshi 徳川綱吉

toshiyori 年寄

Ungo Kiyō 雲居希膺

uriko 売り子

Ushinosuke 牛之助

Wada Rihē 和田理兵衛

yado 宿

yagō 屋号

yamabushi 山伏

Yamaga Sokō 山鹿素行

Yui Shōsetsu 由井正雪

yuigon 遺言

yorozu akinai 万商い

Yorozu no oboe 万之覚